

Le Révolté

ORGANE DE PROPAGANDE ANARCHISTE, PARAISSANT ENVIRON DEUX FOIS PAR MOIS

La Vérité te fera libre.

Tant que l'iniquité durera, nous anarchistes
communistes internationaux, nous resterons en
état de révolution permanente. (Élisée Reclus.)

La Liberté te rendra bon.

Le Droit de Reprise

A celui qui t'enlève le pain, enlève la vie.
(PROVERBE SICILIEN.)

La propriété individuelle est irrémédiablement condamnée. C'est une notion depuis longtemps acquise au socialisme — tellement acquise qu'il n'y a plus à en faire de démonstration, tenue qu'elle est pour un lieu commun.

Reste à faire passer cette négation du domaine philosophique dans les faits, autrement dit, à déposséder les détenteurs actuels et à mettre à la disposition des travailleurs — seuls ayant droit — les richesses accumulées par la classe bourgeoise.

Pour atteindre ce but, que proposent les socialistes gouvernementaux ?

Ils proposent, d'abord, la *conquête des Pouvoirs* par le bulletin de vote (v. Jules Guesdes), ensuite l'*expropriation avec ou sans indemnité* (v. Jaurès, discours-programme, mai 1906).

Conquête de Pouvoir, Expropriation, c'est vite dit et ça sonne bien aux oreilles des prolos, mais qu'y a-t-il sous ces mots sonores au sens nébuleux, élastique ?

Voilà bien des années qu'on parle d'exproprier et, comme sœur Anne, nous ne voyons rien venir. Nous attendons sous l'orme — hélas ! en nous serrant la ceinture — et l'heure fatidique ne sonne point, et la prophétie du Pape de Roubaix nous annonçant la Révolution pour 1910 ne se réalise pas...

En serait-il de nous, par hasard, comme des premiers chrétiens qui, au lieu d'agir, de chercher eux-mêmes leur bonheur, attendaient, immobiles, les yeux au ciel, la venue du Fils de l'Homme à qui était réservé de pacifier et de rendre heureuse la terre ?...

Conquête du Pouvoir, Expropriation, Messie, brillants trompe-l'œil propres à faire patienter les humbles et prolonger la béate quiétude des riches !

Naguère, lorsque les socialistes parlaient de *liquidation sociale*, ces termes prenaient dans leur esprit un sens nettement révolutionnaire et ils en connaissaient la portée exacte. Mais, soit qu'imbus de préjugés, ils aient craint de s'engager trop avant, soit qu'ils aient eu la sottise de ne pas vouloir « effrayer les masses » ils laisseront l'idée dans sa gangue protectrice.

Le bourgeois, lui, a saisi l'exacte signification, des mots : Liquidation, mais cela veut dire spoliation ; et le code, le coôde, notre bon code s'oppose à cette chose-là !...

Pour rassurer ce ventre apeuré, les socialistes légalitaires et étatistes, par l'organe du citoyen Jaurès, lui ont parlé à peu près en ces termes : « L'expropriation, telle que nous la concevons, ne serait pas un fait particulier. Elle serait générale et sanctionnée par une loi émanant de Pouvoirs régulièrement constitués. Implicitement et même explicitement, elle renferme l'idée d'indemnité préalable. C'est ce qui en fait la moralité. En attendant que cette loi d'expropriation pour cause d'utilité publique soit votée, les Schneider peuvent jouir en paix des millions extorqués au prolétariat. Nous n'y faisons pas opposition... »

Ah ! ils s'en gardent bien, les bougres, d'y faire opposition ! Bien au contraire ils ne dédaignent pas de participer aux bombances et aux farandoles des bourgeois et, quand l'occasion s'en présente, ils vont jusqu'à banqueter avec des Rois et gueuletonner avec MM. les administrateurs des Grandes Compagnies.

Il y a un vieux, un très vieux proverbe qui dit : « Quand on a le ventre plein, on peut bien prêcher le jeûne. » Ces messieurs de l'assiette au beurre en savent quelque chose. A la faveur de leurs digestions plantureuses, il est naturel qu'ils voient le présent et même l'avenir sous un aspect plus rose que ceux qui n'ont pour scander leur agonie que les borborygmes de leur estomac creux.

En somme, pour les socialistes amorphes, le droit de reprise des richesses volées n'existe pas en temps normal. Il faut que les meurt-de-faim attendent l'ordre des grands Pontifes qui, seuls, ont autorité pour indiquer l'heure et le jour propices !

La comédie aurait eu des chances de durer *ad vitam eternam* si des hommes — au péril de leur liberté et de leur vie — ne fussent venus faire entendre une note discordante dans l'heureux concert des jouisseurs et des satisfaits.

Ces hommes — les anarchistes — ont d'abord démontré que l'Etat ne possède en lui aucun germe de vie, qu'il est *extérieur* à la société, impuissant à modifier quoi que ce soit, qu'il constitue enfin un poids-mort péniblement remorqué par l'humanité sur la route du Progrès.

Ils ont encore démontré — ces anarchistes — que l'autorité, d'où qu'elle vienne, forme une entrave à la vie, un obstacle au bonheur; que les individus ne relèvent que d'eux-mêmes, qu'ils peuvent librement — s'ils le jugent bon — s'entendre, se grouper, se fédérer et librement coordonner leurs efforts.

Le droit de reprise, pour les anarchistes et pour tous les vrais révolutionnaires d'ailleurs, est absolu. Il doit être exercé dans toute les occasions et aussi longtemps que l'iniquité économique règne.

Forts de leurs convictions, les anarchistes n'hésitent donc pas à dire au travailleur en lui montrant les richesses accumulées: « Ceci est à toi, prends et pille. »

Ils disent au peuple opprimé: « Aucun moyen n'est criminel pour conquérir la liberté. Tous sont justes et légitimes. En fait de criminels, il n'y a que les êtres qui s'opposent à ce que l'avenir soit et ceux dont le bonheur apparent se base sur la misère du grand nombre. A quiconque t'enlève le pain, prolétaire, tu as le droit d'enlever la vie, qu'à défaut de la bombe d'Émile Henry ton bras s'arme du tranchet de Léauthier. »

Cela, les anarchistes le crieront tant qu'ils verront sur le pavé des villes la carcasse lamentable du producteur rôder — en quête d'une croûte de pain — autour des festins de Balthazar où d'insatiables appétits se gavent.

Car s'il est un spectacle devant lequel la raison humaine s'insurge, c'est lorsque, comme à Anvers, les sans-travail, les affamés vont étaler leur douleur pleine de résignation aux yeux de leurs bourreaux.

Il serait temps que de tels outrages à la dignité de l'homme ne se reproduisent plus.

Honte aux mauvais bergers! Honte aux lâches, à tous ceux qui reculent devant la crainte des responsabilités! Salut à toi, Grayson, pour les fières paroles que tu prononças!

Oui, mieux vaut voler que mendier; mieux vaut frapper en affirmant sa volonté de vivre que crever comme un chien misérable dans quelque infect taudis!

Aussi bien la Panacée-Révolution dont on nous chante la venue sur tous les tons n'éclatera pas subitement comme un orage dans un ciel serein. Elle ne jaillira pas d'un coup de baguette magique. La vérité est que nous sommes en période révolutionnaire. La guerre sociale sévit. C'est de l'audace, de la volonté, des résolutions viriles qu'il faut, non des grandes phrases et des mots creux.

Que les révoltés, que les révolutionnaires redoublent d'efforts. Ils doivent, coûte que coûte, secouer l'inertie des masses, rompre la torpeur générale, éveiller chez le peuple la haine, l'envie et l'esprit de vengeance. La haine est le seul sentiment vraiment grand et le désir destructeur est aussi un désir créateur.

RHILLON.

Les Sans-Travail

Les sans-travail sont légion
Et toujours la misère augmente...

Un poète écrivait cela il y a, je crois, plusieurs années. Depuis, la légion dont il parlait a centuplé ses effectifs et continue de nos jours à grossir ses rangs.

Les sans-travail ne sont plus des légions. Ce sont, au cœur de nos villes civilisées, opulentes, orgueilleuses, de véritables hordes barbares, de fantastiques armées ennemies que l'on devine méditant les dévastations prochaines.

C'est une horde internationale dont la faim ne vient pas à bout, contre laquelle les massacres sont inutiles. Il y en a presque 300,000 à New-York, il y en a dans la riche Angleterre, à Manchester, Glasgow, Londres; à Hambourg, Berlin, Anvers. Et ils se mêlent de manifester, deviennent turbulents, querelleurs, honspillent les enquêteurs princiers, rechignent quand la police leur distribue... des coups.

Les pouvoirs s'émouvent. Il faut bien. Ces affamés, à mesure que grandit leur nombre, deviennent de plus en plus insolents. Il faut prendre des mesures.

Récemment un député anglais proposa sérieusement de les assimiler aux soldats. Tour à tour les crève-de-faim porteraient trois mois par an l'uniforme des salariés de l'Etat... Hélas l'année compte douze mois!

A Anvers le bourgmestre leur prodigue de bonnes paroles. Ça ne coûte pas cher — mais c'est peu nourrissant.

Seuls, les américains se montrent vraiment pratiques. On a raison de dire qu'ils sont en tête de la civilisation. Activement ils s'occupent de la question des sans-travail: ils doublent la police de New-York et construisent des automobiles blindées... Le progrès chez eux n'est pas un vain mot.

Ils ont raison de se préparer à la lutte. Ce sont des ennemis clairvoyants. Au problème des sans-travail la société bourgeoise ne peut pas donner de réponse. Le mal est trop profond, il git à la base même de l'organisme.

Notre siècle peut être appelé celui de la machine. Dans la production moderne la machine a acquis une place prépondérante. Elle s'implante partout, se compliquant chaque jour, pour simplifier le travail humain. Mais au lieu de soulager la grande majorité des hommes, au lieu de les aider dans leur lutte contre la nature, la vicieuse organisation sociale fait qu'elle n'est utile immédiatement qu'à une poignée de capitalistes dont elle centuple la richesse aux dépens de ceux qui n'ont pour vivre que l'effort de leurs bras.

Le labeur qui, il y a cinquante ans, nourrissait dix ouvriers, leur procurant une aisance relative, est aujourd'hui abattu en quelques heures par une machine qu'un enfant suffit parfois à surveiller. Conclusion: des dix ouvriers forcés de chercher une autre besogne, la moitié au moins n'en a pas trouvé et s'en est allée grossir l'armée des sans-travail — déchet humain pour lequel il n'y a pas de place sur le globe.

Et la machine fait son chemin, perfectionnée de plus en

plus, rendant la main d'œuvre de l'homme de moins en moins nécessaire. Un ouvrier jadis était indispensable pour une machine, un seul suffira demain à diriger une usine.

Pas un métier n'y a échappé.

Des industries nouvelles se créent, il est vrai, au fur et à mesure que grandissent les besoins sociaux. Mais elles ne parviennent pas à fournir du travail à tous ceux qui en perdent. Cette situation est sans issue. Un remède seulement se présente à l'heure actuelle : la limitation, la division, le partage rationnel du travail.

Mais emballés dans leur effrénée course à la richesse, pris d'une véritable frénésie de production les Rois du Capital ne voient pas l'abîme vers lequel ils roulent.

Produire ! Produire ! Produire ! créer des richesses nouvelles, amonceler les stocks, entasser les monceaux de matière travaillée pour en faire de l'or sur quoi étayer solidement leur domination, tel est le mirage de folie qui les entraîne, enragés, aveuglés, absurdes.

Par l'œuvre vertigineuse de la machine, les entrepôts se remplissent. Et la machine créatrice se multiplie, se perfectionne, grandit en puissance autant qu'en nombre. Or à côté des magasins gorgés de richesses, à côté des monuments d'opulence surgissant par l'effort de l'homme esclave et de la machine serve, l'armée des miséreux auxquels même est refusée la chaîne du travail, grandit aussi, houleuse, menaçante...

A mesure que s'épaississent leurs rangs, les hommes se sentent les coudes, unissant leurs haines et leurs appétits communiant en le même désir de justice, se sentant de plus en plus forts. Les sans-travail prennent conscience.

Les soirs, dans les grandes villes, on peut les voir par petits groupes silencieux, silhouettes noires et faméliques, passer au long des rues riches, féériquement éclairées. C'est alors à tous les regards un effroi subit, que la vie de ces hommes ayant faim et dans les yeux desquels couve on ne sait quel feu obscur.

Ils passent mornes, silencieux, mauvais. Ils voient les parcs riches — dont la bonne terre suffirait à les nourrir — les palais aux volets clos, dont chaque pierre est un peu de leur sueur ; les magasins emplies de victuailles, auxquelles ils n'ont pas le droit de toucher. Cela les fait réfléchir sans nul doute...

Et que sortira-t-il de leurs réflexions ? On ne sait trop. Mais je crois que les bourgeois américains ont raison de se préparer à « quelque chose ». Dans les yeux des affamés brillent des lueurs d'incendie, — leurs mains ont d'étranges crispations, — sans doute roulent-ils en leurs cerveaux de vagues projets de reprise... La faim est une terrible conseillère.

Les sans-travail finiront par se lasser d'envoyer des délégations aux Hôtels de ville. Un jour, quand ils auront vu l'un après l'autre se dissiper les leurres, désormais face à face avec l'évidente iniquité, ils s'apercevront, innombrables, — et comprendront !

« Nous avons faim, soif, froid, se diront-ils, la ville est remplie de denrées nourrissantes, de mets fins, de boissons exquis, de logements confortables en majeure partie inutilisés ou inoccupés. Tout cela sert à des gens qui n'ont d'autre mérite qu'avoir su s'imposer à leurs semblables manquant de tout. Puisque nous avons faim, soif et froid, nous avons sur tout cela des droits au moins égaux à ceux des détenteurs actuels. Nous sommes le nombre, la force. Nous n'avons rien à perdre, tout à gagner. »

Ce jour-là, les bien-assis, les gavés, les satisfaits, tous ceux, en un mot, qui sont de « l'autre côté de la barricade », auront la partie rude. Et le problème des sans-travail — ainsi que beaucoup d'autres — sera bien près d'être solutionné !

LE RÉTIF.

A PROPOS D'UNE TOMBE

Nous sommes à l'époque des manifestations. On manifeste. Tout le monde manifeste.

Il y a quinze jours c'était les antimilitaristes bruxellois qui se balladaient par la ville et se payaient le plaisir d'expulser un anarchiste de la Maison du Peuple. Puis les tailleurs y allèrent de leur petit cortège et s'en firent bravement siffler les grands magasins. Vive la Révolution ! Dimanche dernier le P. O. couronnait la série en manifestant sur la tombe de Gustave Defnet.

J'y étais. C'est toujours intéressant de voir s'exhiber le bétail électoral. On puise à cette vision toutes sortes d'enseignements. On a l'occasion de faire d'inattendues comparaisons.

Déjà j'avais constaté les étranges tendances qu'ont nos antimilitaristes à marcher en rang, au pas, en musique, derrière divers drapeaux, tels les anciens militaires. L'allure, il est vrai, leur manque un peu. Mais l'esprit — l'esprit du bétail de caserne — y est bien.

Cette fois j'ai vu s'acheminer vers le cimetière du Calvevoet l'imposant troupeau collectiviste. Ces gens portaient des couronnes et des oriflammes — tels de vulgaires croyants, — jouaient des airs funèbres rappelant les hymnes religieux et chantaient ainsi que les prêtres... Bref, le dogme de la Foi laïque se déployait là dans toute son absurdité.

Au cimetière, tandis que les drapeaux rouges improvisaient une nef et un autel, les pontifes de la nouvelle Eglise parlèrent du mort, en ces mêmes termes pleurnichards, hypocrites et vains qu'employèrent tant de fois les pontifes de la vieille Eglise catholique.

Sur cette foule planait toujours l'esprit religieux. En ces poitrines battaient encore des cœurs d'esclaves ; tous ces visages décelaient l'emprise des vieux préjugés, des vieilles croyances et de l'esprit moutonnier des serfs antiques. Ah, que le cerveau humain est lent à se décrasser ! et quelle tâche immense nous est à accomplir ! N'importe, nous n'y faillirons pas, nous ne reculerons pas !

Mais revenons à nos moutons (jamais terme ne fut plus juste). Une chose m'a frappé dans ce cortège socialiste : une superbe palme envoyée par les agents de police de Saint-Gilles. Je ne savais pas encore que Gustave Defnet fut bien-aimé des flics. Ça arrive rarement aux ennemis de l'ordre social... Quand je disais que les manifestations étaient instructives !

Et voilà. Gustave Defnet dort à présent sous un beau monument qu'orne symboliquement la palme des roussins. Monument, couronnes, etc., ont coûté au P. O. plusieurs milliers de francs. Et cependant à Wetteren, à Anvers, un peu partout il y a des ouvriers qui crevent de faim et pour lesquels on n'a pas d'argent.

Ici les commentaires deviennent superflus.

L. R.

L'HONNÊTE OUVRIER

L'honnête ouvrier est un cheval qui ne rue pas sous le harnais.

Celui que les gens comme il faut — et comme il n'en faudrait pas — désignent ainsi et feignent d'honorer de leur estime, est un imbécile de travailleur qui, régulièrement fait ses dix heures de travail par jour, arrive à la cloche, croit qu'il y a de bons patrons, observe les règlements, désapprouve les grèves et la violence, fait partie des chambres syndicales où il est défendu de parler de révolution, méprise ses camarades plus malheureux que lui et déteste ceux qui sont plus indépendants. Il se prive du nécessaire, produit beaucoup, fait des économies, paie son terme et se figure que s'il n'y avait plus de patrons, il n'y aurait plus de travail, plus de produits.

Désespérant de devenir patron lui-même il élève ses enfants avec l'espoir d'en faire des bourgeois.

Au besoin il donne la main à la police dans une bagarre, contre un ivrogne ou un être faible. Dam, il faut bien maintenir l'ordre et faire respecter ses défenseurs, si l'on veut que les affaires marchent.

Il vote à chaque élection et conserve précieusement sa carte d'électeur dont il est plus fier que l'âne du Marseillais de son ponpon.

Il rend scrupuleusement aux riches les portefeuilles, bourrés de billets de banque, qu'un hasard perfide lui met sous la main et il reçoit un pourboire qu'il s'empresse de porter à la Caisse d'épargne.

Devenu vieux, ou sans travail, il préfère se laisser mourir de faim plutôt que de voler un centime.

Voilà l'honnête ouvrier.

Eh bien, non, il n'en faut plus de ces ouvriers-là. Ce sont eux qui nous font tuer au travail pour les suivre, et crever d'inanition par leurs privations et leurs économies.

Ce ne sont pas ceux-là qui feront la révolution. Nous leur préférons les révoltés que la correctionnelle condamne tous les jours; ils ont du sang, eux, et n'entendent pas, individuellement ou non, se laisser broyer par la machine sociale propriétaire.

La Révolution appelle à son aide toutes les passions, toutes les énergies ardentes, qu'elles viennent du bagne ou d'ailleurs. Aux jours de péril, comme à Rome, elle décrète le tumulte, elle ouvre les portes des prisons: et les « figures sinistres » qui surgissent à chaque journée révolutionnaire, loin de nous effrayer, nous remplissent d'espoir.

Depuis longtemps, les anarchistes ne considèrent plus comme un déshonneur la prison de droit commun: trop des nôtres y ont souffert, et bientôt on n'osera plus se dire révolutionnaire si l'on n'a pas été condamné pour crime ou délit de droit commun contre l'autorité et la propriété, car, bien plus que les crimes et délits politiques,

ils portent atteinte à la société actuelle et hâtent sa décomposition.

Aussi aujourd'hui, quand nous entendons de soi-disant socialistes prêcher le calme aux ouvriers, qu'affament les patrons et qu'assomme la police; leur recommander de rester « honnêtes », — leur faisant ainsi un cauchemar de ces « figures sinistres » et, par cela même, rejetant hors la société toute une nouvelle classe de parias, — sentons-nous notre sang bouillir dans nos veines et sommes-nous prêts à leur crier:

« Honnêtes ouvriers », allez avec les « honnêtes gens »! Votre place est parmi eux. Et nous savons ce que veut dire ce qualificatif « honnête »: il est le mot de passe dans un monde d'assassins, de fourbes et d'ambitieux. Gardez-le, parez-en vous, clouez-le vous sur le front; nous, nous préférons nous déclarer solidaires de tous ceux qui souffrent et luttent pour s'affranchir, et nous éprouvons le plus profond mépris pour ceux qui rampent et lèchent la main qui les frappe. »

NÉMESIS.

CHRONIQUE DES GROUPES

Bruxelles (*Groupe Révolutionnaire.*)

Le camarade Guilbert vient d'être expulsé après un mois de villégiature en la villa gouvernementale de St-Gilles.

— En sa première réunion (le vendredi 30 octobre) le Cercle des étudiants socialistes a voté un ordre du jour de sympathie aux camarades de la C. G. T. et aux martyrs d'Alcala del Valle.

— Au VRIJE GROEP d'Anvers. — Comme suite à votre dernière lettre, nous faisons parvenir au camarade correspondant la somme de cinq francs remboursable en journaux. Notre obole est minime mais proportionnée à nos ressources.

Charleroi (*Groupe Anarchiste Communiste.*)

Les camarades flamands sont priés de correspondre désormais en français.

Gand (*Vrije Groep.*)

Le mouvement gantois est actuellement dans une voie excellente. C'est surtout sur le terrain syndical que les camarades du « Vrije Groep » ont concentré leur énergie. Ils sont parvenus à créer quatre petits syndicats révolutionnaires en prospérité: peintres en bâtiments, métallurgistes, travailleurs du bois, dockers. D'autres groupements ouvriers ne tarderont pas à adhérer.

Quant au « Vrije groep » lui-même, il est florissant et compte déjà 114 membres.

VIENT DE PARAÎTRE:

L'AVANT-GARDE

Organe de concentration révolutionnaire.

Administrateur: Camille Mattart, 354, rue du Village, Flémalle, (5 cent le numéro.)

Camille Mattart ayant été condamné à un mois de prison pour appréciations désobligeantes à l'égard d'un gendarme, envoyer, en attendant qu'il soit sorti de prison, tout ce qui concerne l'administration à G. DeBehogne, 281, rue de Mérode, Bruxelles-Midi.

Nos Comptes:

REÇU: Jules Poncellet 0.20; Georgine 1.00; François 1.00 X. 1.00; G. R. B. 7.00; Encaisse 6.95. — Total 17.15.
DEPENSE: 15.00. RESTE: 2.15.

Imprimeur-Gérant: G. Marin, 57 rue Verte, Boitsfort.